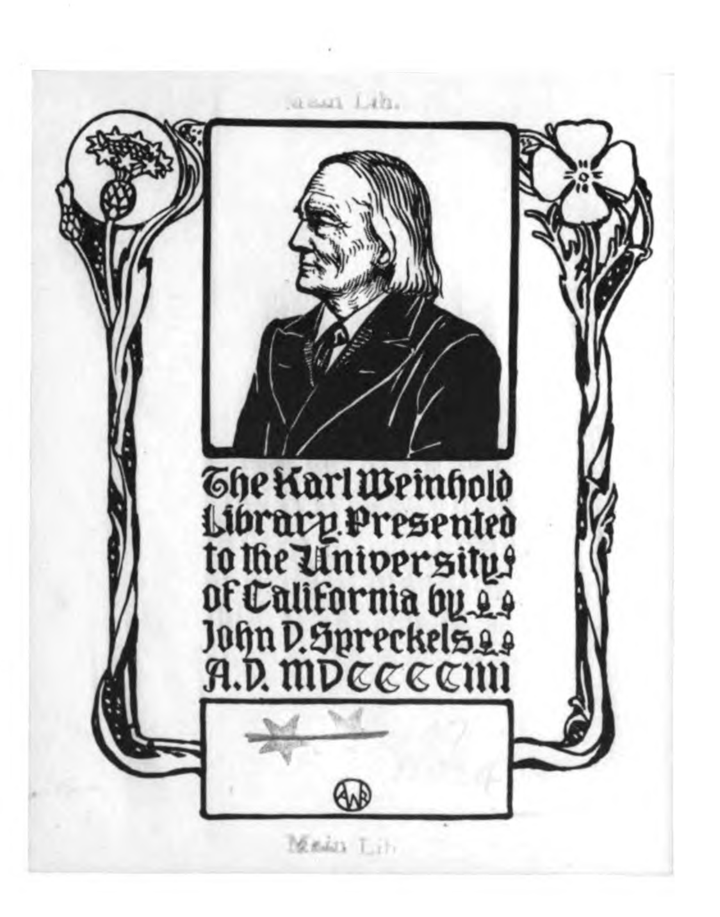


Pamphlets on French Philology, 1857-97




The Karl Weinhold
Library. Presented
to the University
of California by
John D. Spreckels
A.D. MDCCCCIII



LA CHANSON HISTORIQUE

EN

LANGUE NÉERLANDAISE

DANS LES PAYS-BAS

AVANT LES TROUBLES RELIGIEUX

DU XVI[e] SIÈCLE

PAR

Paul FREDERICQ,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Lecture faite dans la séance publique de la Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, le 9 mai 1894.

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE,

rue de Louvain, 112.

1894

LA CHANSON HISTORIQUE

EN

LANGUE NÉERLANDAISE

DANS LES PAYS-BAS

AVANT LES TROUBLES RELIGIEUX

DU XVI[e] SIÈCLE

PAR

Paul FREDERICQ,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Lecture faite dans la séance publique de la Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, le 9 mai 1894.

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE,

rue de Louvain, 112.

1894

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*,
3me série, tome XXVII, n° 5 (mai); 1894.

LA CHANSON HISTORIQUE

EN

LANGUE NÉERLANDAISE

DANS LES PAYS-BAS

AVANT LES TROUBLES RELIGIEUX

DU XVIe SIÈCLE (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

Rien de plus éphémère que la chanson de circonstance éclose à l'occasion d'un fait historique.

Tandis que la chanson profane et la chanson religieuse vivent souvent pendant des siècles sur les lèvres du peuple, transmises de génération en génération par la seule tradition orale, la chanson historique s'évanouit dès que le

---

(1) Extrait des *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique,* 3e sér., t. XXVII, n° 5, pp. 802-830, 1894.

souvenir de l'événement qu'elle célèbre, s'efface de la mémoire populaire.

Et l'on sait si le peuple oublie vite son histoire.

Avant l'imprimerie, ce n'est que par une sorte de miracle que la chanson historique échappe parfois à la destruction. Tantôt c'est un chroniqueur qui, dans son texte latin, insère un chant de circonstance en langue vulgaire. Ou c'est un scribe distrait qui griffonne la chanson du jour au milieu des comptes qu'il est chargé de dresser, ou des actes qu'il doit transcrire. Parfois encore une chanson historique trouve grâce aux yeux d'un copiste et se glisse parmi les chansons religieuses et profanes dont on composa de bonne heure des recueils, surtout à partir du XVe siècle.

On s'explique ainsi que les chants historiques du moyen âge ne soient arrivés qu'en très petit nombre jusqu'à nous; et, attendu que le hasard seul a décidé de leur conservation, ce ne sont pas les événements les plus importants qui y sont célébrés, comme on pourrait l'espérer. Le plus mince fait d'armes a parfois sa chanson, alors que la victoire de Wörringen, la victoire des Éperons d'or, la défaite de Roosebeke, la défaite de Gavre, qui certes ont dû être chantées dans mainte complainte contemporaine, n'ont pas eu la bonne fortune de voir leur souvenir se perpétuer dans notre chanson populaire.

Mais, dès qu'apparaît l'imprimerie, la chanson historique a beaucoup plus de chances de survivre aux événements qu'elle raconte. On la colporte en feuilles volantes qui, plus tard, sont réunies pêle-mêle avec d'autres en petits volumes par des éditeurs dont la spécialité consiste à mettre au jour la littérature populaire : les répertoires de chansons, les récits de batailles, d'exécutions capitales,

d'accidents, de méfaits et de sinistres. Par ces feuilles volantes, dont quelques-unes sont même venues jusqu'à nous, et surtout par les innombrables chansonniers du XVI[e] et du XVII[e] siècle, l'imprimerie a sauvé du naufrage des milliers de chansons qui, au moyen âge, se seraient promptement perdues.

Aussi, tandis que les chansons historiques en langue néerlandaise sont extrêmement nombreuses pour la période de nos guerres de religion du XVI[e] siècle et abondent encore davantage dans la suite, surtout à l'époque de la révolution brabançonne, de l'occupation française et de la révolution de 1830, nous en avons à peine conservé une bonne centaine qui datent d'avant nos luttes religieuses sous Charles-Quint et Philippe II. Encore a-t-il fallu des recherches patientes et des trouvailles heureuses, faites depuis environ quatre-vingts ans par les érudits flamands, hollandais et allemands, pour atteindre à ce faible contingent de nos plus vieux chants historiques.

Le Jeune et Hoffmann von Fallersleben qui, les premiers, en 1828 et en 1833, collectionnèrent et publièrent de vieilles chansons en langue néerlandaise (1), n'avaient

---

(1) Voici les principaux recueils de chansons en langue néerlandaise :

J.-C.-W. Le Jeune, *Letterkundig overzigt en proeven van de Nederlandsche volkzangen sedert de XV[de] eeuw*. La Haye, 1828.

Hoffmann von Fallersleben, *Horae Belgicae*, tome II : *Holländische Volkslieder*. Breslau, 1833. (Nouvelle édition en 1856 sous le titre de *Niederländische Volkslieder*.)

— *Horae Belgicae*, tome X : *Niederländische geistliche Lieder des XV. Jahrhunderts*. Hanovre, 1854.

— *Horae Belgicae*, tome XI : *Antwerpener Liederbuch vom Jahre* 1544, nach dem einzigen noch vorhandenen Exemplare herausgegeben. Hanovre, 1855.

découvert qu'un seul chant historique d'avant la Réforme.

J.-F. WILLEMS et F.-A. SNELLAERT, *Oude Vlaemsche liederen.* Gand, 1846-48. (Avec les mélodies.)

Le chanoine CARTON, *Oudvlaemsche liederen en andere gedichten der XIVde en XVde eeuwen.* Gand, 1849.

E. DE COUSSEMAKER, *Chants populaires des Flamands de France.* Dunkerque, 1856. (Avec les mélodies.)

F.-A. SNELLAERT, *Oude en nieuwe liedjes.* Gand, 1864. (Avec les mélodies et un accompagnement de piano.)

A. LOOTENS et J. FEYS, *Chants populaires flamands recueillis à Bruges.* Bruges, 1879. (Avec les mélodies.)

H. SCHELTEMA, *Nederlandsche liederen uit vroegeren tijd.* Leyde, 1885. (Avec les mélodies.)

FL. VAN DUYSE, *Nederlandsch Liederboek*, uitgegeven door het Willems-Fonds. 2 vol. Gand, 1891-92. (Avec les mélodies et un accompagnement de piano.)

J. VAN VLOTEN, *Baker- en kinderrijmen.* 3e édit. Leyde, 1874. (En partie avec la musique.)

— *Nederlandsche geschiedzangen* (863-1610). 2 vol. Amsterdam, 1852.

J. et L. ALBERDINGK THIJM, *Oude en nieuwere kerstliederen en geestelijke liedekens.* Amsterdam, 1852. (Avec les mélodies.)

J.-G.-R. ACQUOY, *Middeleeuwsche geestelijke liederen en leisen met eene klavierbegeleiding.* La Haye, 1888.

W. BÆUMKER, *Niederländische geistliche Lieder nebst ihren Singweisen aus Handschriften des XV. Jahrhunderts* (dans le VIERTELJAHRSCHRIFT FÜR MUSIKWISSENSCHAFT. Leipzig, 1888.) (Avec les mélodies.)

FL. VAN DUYSE, *Oude Nederlandsche liederen,* met de melodieën uit de *Souterliedekens.* 2 vol. Gand, 1889.

D.-F. SCHEURLEER, *Een'deuoot ende profitelyck Boecxken* (réimpression de l'édition de 1539, avec la musique). La Haye, 1889.

A.-D. LOMAN et J.-C.-M. VAN RIEMSDIJK, *Oude Nederlandsche*

Nos regrettés confrères J.-F. Willems, F.-A. Snellaert et C.-P. Serrure, ainsi que MM. E. de Coussemaker et A. Ricour, dans la Flandre française, en trouvèrent plus tard un certain nombre dans des manuscrits et de vieux imprimés. Enfin, un historien hollandais, J. van Vloten, nous donna, en 1852, les deux volumes de ses *Nederlandsche geschiedzangen* (863-1610), qui s'arrêtent à la fin des guerres de religion. Cette intéressante collection est très riche en chansons protestantes et catholiques de l'époque de la Réforme, mais elle ne contient qu'une quarantaine de chansons antérieures aux troubles du XVIe siècle.

De son côté, l'infatigable Hoffmann von Fallersleben, auquel notre littérature médiévale doit tant de découvertes, avait fait une trouvaille heureuse entre toutes : dans la célèbre bibliothèque de Wolfenbüttel, en Brunswick, il avait mis la main sur l'exemplaire unique d'un chansonnier publié à Anvers en 1544 (1). Il réimprima, en 1855, ce précieux recueil qui ne compte pas moins de deux cent

---

liederen uit Adrianus Valerius (1626). 2e édit. La Haye, 1893. (Avec les mélodies et un accompagnement de piano).

Ph. Blommaert, (*Katholieke*) *Politieke balladen, refereinen, liederen en spotgedichten der XVIe eeuw.* Gand, 1847.

Ph. Wackernagel, (*Protestant.*) *Lieder der Niederländischen Reformirten aus der Zeit der Verfolgung im 16. Jahrhundert.* Leipzig, 1867.

H.-J. van Lummel, *Nieuw Geuzenliedboek.* Utrecht, 1874.

A.-D. Loman, *Twaalf Geuzeliedjes met de oorspronkelijke wijzen.* Amsterdam, 1872.

(1) *Een schoon liedekens-Boeck* inden welcken ghy in vinden sult Veelderhande liedekens Oude ende nyeuwe Om droefheyt ende melancolie te verdrijuen..... Gheprent Tantwerpen By mi Jan Roulans. Jnt iaer M.CCCCC. ende XLJJJJ. (*Horae Belgicae,* t. XI. Hanovre, 1855.)

vingt et une chansons populaires, parmi lesquelles vingt-huit chansons historiques, dont trois seulement nous étaient déjà connues d'autre part. Depuis lors, on a continué à faire quelques découvertes isolées, ce qui a porté à cent cinq en tout le nombre de nos chants historiques en langue néerlandaise, étrangers aux troubles religieux du XVI[e] siècle (1).

A une époque où les journaux n'existaient pas, la complainte de circonstance, psalmodiée par des chanteurs ambulants et débitée en feuilles volantes sur les marchés et dans les carrefours, était pour ainsi dire le seul mode de publicité vraiment à la portée du peuple. Chaque événement de nature à piquer la curiosité publique était aussitôt mis en chanson, que l'on colportait dans nos villes et nos campagnes.

On peut se faire une idée de l'extrême fécondité de la muse populaire en étudiant le chansonnier anversois de 1544 et les feuilles volantes contemporaines.

Les années 1541 à 1543 du règne de Charles-Quint avaient été marquées par les terribles invasions du capitaine gueldrois Martin van Rossum et par les opérations militaires défensives et offensives qui s'y rattachent. Rien que pour ces trois années, nous ne possédons pas moins d'une trentaine de chansons historiques qui ont été recueillies au moment même par l'imprimeur Jean Rou-

(1) C'est le chiffre auquel je suis arrivé après de minutieuses recherches. — Voir ma dissertation : *Onze historische volksliederen van vóór de godsdienstige beroerten der 16[de] eeuw.* Gand et La Haye, 1894. (Quatorze mélodies anciennes y sont données d'après la notation de notre savant confrère de la Classe des beaux-arts, M. Fl. van Duyse.)

lans dans son chansonnier de 1544, ou qui nous sont parvenues en feuilles volantes, sorties de trois autres officines anversoises (1). Comme Venise au midi, Anvers était alors la capitale de l'imprimerie dans le nord de l'Europe, en même temps que le centre de cette littérature de publicité populaire.

Ce qu'un heureux hasard nous a conservé de chants historiques pour ces trois années du règne de Charles-Quint, il ne l'a fait, au même degré, pour aucune autre période de notre histoire, si ce n'est pour la lutte héroïque contre l'Espagne et l'Inquisition, que nous laisserons de côté dans cette étude. Mais, si minime que soit notre moisson, comparée aux trésors qui semblent irréparablement perdus pour la postérité, nos cent cinq chansons historiques d'avant les querelles religieuses méritent assurément d'être étudiées avec soin (2) comme des sources d'information

---

(1) Voir notre dissertation citée plus haut.

(2) M. Louis De Baecker, un Flamand de France, a, le premier, étudié nos chansons historiques dans un livre du reste fort ridicule: *Chants historiques de la Flandre, 400-1650* (Lille, 1855). Après lui sont venus des travailleurs sérieux : Max Rooses, *Geuzen- en antigeuzenliederen der XVI^{de} eeuw* (paru en 1875 dans la Revue d'Amsterdam Nederland et réimprimé par l'auteur dans son *Nieuw Schetsenboek*. Gand, 1882). — J. te Winkel, *Het middeleeuwsch lierdicht* (paru en 1884 dans la revue d'Amsterdam *De Tijdspiegel* et repris en partie par l'auteur dans sa *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde*, t. I, chapitre : *Muziek en zang in de XIV^{de} eeuw*. Haarlem, 1887). — G. Kalff, *Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde in de XVI^{de} eeuw* (2 vol.; Leide, 1889; voir les chapitres intitulés *Politieke liederen*, (t. I), *Geuzenpoëzie* et *Katholieke poëzie*, (t. II). — J'ai moi-même présenté un aperçu rapide de nos chansons historiques d'avant la Réforme au Congrès néerlandais de Bruges, en 1884. (Voir les *Handelingen*, pp. 38-42 et pp. 169-177.)

naïves et peu sûres, sans doute, mais dignes cependant de toute l'attention de l'historien, parce qu'elles reflètent, à l'égal du miroir inconscient, les joies et les douleurs ressenties par la masse du peuple à chaque évènement mémorable dont il était le témoin anxieux et souvent la première victime.

Notre plus ancienne chanson historique en langue néerlandaise remonte à l'année 1173. Nous n'en avons plus que deux vers qui nous ont été conservés par un chroniqueur anglais du XIII[e] siècle, le moine de Saint-Albans Mathieu Paris. Il nous raconte à cette date que trois mille soldats d'aventure, embauchés en Flandre par le comte Robert de Leicester pour l'aider à détrôner le roi d'Angleterre, avaient passé la mer avec lui et s'étaient fait battre aussitôt. A la veille de leur défaite, les Flamands, dit-il, s'étaient délassés dans le camp en menant des danses accompagnées d'une chanson en leur langue : « gratia pausandi... choreas ducentes patria lingua saltitando cantabant :

> « **Hoppe, hoppe, Wilekin, hoppe Wilekin,**
> **Engeland is min ant tin.** »

Le premier vers n'offre qu'un sens fort obscur. Qui est le *Wilekin*, le Guillaume dont il y est parlé? Ni le comte de Leicester, ni le roi d'Angleterre ne s'appelaient ainsi. Serait-ce, par hasard, une allusion à Guillaume le Conquérant qui, on le sait, comptait beaucoup de Flamands dans son armée? Dans ce cas, notre chanson pourrait bien être beaucoup plus ancienne que 1173 et remonter même à la conquête normande de 1066.

Le second vers parle clairement de la soumission de l'Angleterre ; il faut évidemment lire :

Engeland is mijn ende dijn,

c'est à dire : l'Angleterre est mienne et tienne, l'Angleterre nous appartient.

Notre seconde chanson historique nous reporte à plus de cent ans plus tard, à l'année 1296, et célèbre la fin tragique du comte de Hollande Florent V. La troisième en date est le célèbre *Kerelslied*, qui se rattache à la jaquerie de la West-Flandre sous le comte Louis de Nevers, en 1323-1328. Pour le XIVe siècle, on trouve encore une dizaine d'autres chansons historiques. Au XVe siècle, on en a plus de vingt; enfin, pour le XVIe siècle, lorsque l'imprimerie s'est répandue dans les Pay-Bas, nous avons conservé une bonne soixantaine de chansons historiques absolument étrangères à nos querelles religieuses.

Dans les plus anciens de ces petits poèmes, il règne parfois un ton de violence et de cruauté qui fait frémir. Tel le *Kerelslied* où les nobles, les *Ruters*, accumulent les imprécations de mépris sur leurs adversaires dont ils tracent un portrait saisissant et peu flatté. C'est vraiment un portrait en pied, plein de réalisme flamand, que celui du *Kerel* aux habits décousus, au chaperon posé de travers sur la tête, aux bas troués et aux chaussures rapiécées ; de l'indomptable *Kerel* à la longue barbe, qui va labourer son champ, avec un gros pain de seigle sous le bras, et se gorge de petit lait, de pain et de fromage ; qui invective sa femme et fait sa paix avec elle en lui donnant un morceau de gâteau ; et qui, à la kermesse, s'enivre en buvant du vin, frappe à la ronde avec son bâton ferré, croit que le monde lui appartient et s'imagine être comte

de Flandre. Et les *Ruters*, ne se peignent-ils pas eux-mêmes dans cette strophe finale où leur haine éclate en menaces triomphantes?

Nous ferons grincer des dents les *Kerels*,
En chevauchant par la campagne.
Tout ce qu'ils pensent, est mauvais.
Je sais bien ce qui les attend.
On les traînera, on les pendra.
Leur barbe est bien trop longue.
Ils n'échapperont pas au châtiment :
Ils ne valent rien sans compression (1).

Dans une chanson de 1390, les haines féroces déchaînées par la guerre civile en Frise se font jour avec une violence tout aussi implacable :

Et dans le château on les tua tous,
Madame Lysa et tous ses enfants.
Madame Lysa est morte, ses enfants sont morts ;
Avec eux maints ducs, comtes et seigneurs.
Ainsi fera-t-on toujours de tous ceux
Qui cherchent à humilier la Frise (2).

Wi willen de kerels doen greinsen
al dravende over 't velt.
Hets al quaet datsi peinsen.
Ic weetse wel bestelt:
Men salse slepen ende hanghen.
Haer baert es al te lanc.
sine connens niet ontgangen;
sine dochten niet sonder bedwanc.

(2) Und up de borch wurden se alle geslagen,
frouw Lysa und alle ohre kinder.
Frouw Lysa is doot, ohre kinder sint doot,
daer tho vele hertogen, graven und heeren.
Also schal men se alle doen,
die de Freeslande ghedencken tho vernêeren.

De même, ces rancunes sanguinaires reparaissent dans le chant de triomphe des Malinois qui, en 1432, avaient taillé en pièces un corps de Bruxellois pendant une guerre suscitée par un différend sur l'exportation du blé en temps de disette :

Sur les eaux (de la Senne) nous entendîmes un grand bruit
Que faisaient les soldats de Gilles Sanders.
(Ils nous criaient :) « Fils de prostituées ! sales Malinois !
« Nous venons nous battre contre vous ! »

Quant à nous, nous ne les craignions pas ;
Nous abordâmes à la rive pour leur courir sus.
« Frappez à mort ! » était notre cri de guerre.

Bientôt ce fut une grande bagarre ;
Beaucoup tombèrent en tas,
Avant d'avoir pu se mettre en lieu sûr.
Ils avaient nos piques enfoncées dans la tête.
Il y eut beaucoup de morts et de blessés (1).

Cent ans plus tôt, dans une ballade féodale de 1332, où les princes, ligués contre le duc Jean III de Brabant, surnommé le Sanglier, viennent l'un après l'autre le défier et où l'évêque de Cologne, le roi de Bohême, les comtes de Flandre, de Namur, de Clèves, etc., défilent tour à tour,

---

(1) Op twater hoorden wy groot geluyt
van Gielis Sanders knechten :
« Her, hoeresoons ! ghy Mechelers ruyt !
« Wy willen teghen u vechten. »

Wy en hadden ooc geenen vaer ;
Wy terden op ende liepen naer.
« Slaet doot ! » waest dat wy riepen.

Daer was te male een groot gheloop,
daer vielen er velen over hoop,
eer sy daer binnen conden ;
sy hadden de pijken in haren cop,
vele doode ende vele ghewonden.

l'un d'eux jette au prince brabançon ce cri de cannibale :

> Sanglier, je veux
> Dans ton sang
> Laver mes dents (1) !

Parmi les passions violentes que notre peuple flamand laisse éclater dans ses chansons historiques, il faut ranger une vive irritation contre la France. Ce sentiment d'antipathie nationale a dû exister surtout à l'état aigu dans le comté de Flandre, qui se voyait sans cesse menacé d'annexion par l'ambition des rois de France. Que de chansons anti-françaises ont dû éclore autour des champs de bataille de Courtrai, de Mons-en-Puelle, de Roosebeke ! Elles sont perdues, mais on en retrouve la tradition et, en quelque sorte, l'écho dans les chansons plus récentes. Voici, par exemple, celle qui célèbre la victoire de Guinegate remportée, en 1479, par Maximilien, grâce surtout aux piquiers flamands, sur l'armée envoyée contre les Pays-Bas par Louis XI.

Rien que la vue des Français rangés en bataille met en fureur le lion flamand, en qui le poète populaire personnifie le sentiment national :

> Lorsque le lion aperçut l'ennemi,
> Il ne redouta plus aucun danger;
> Il sortit ses griffes et montra les dents,
> Et se mit à rugir avec rage;
> Ses yeux brillaient comme s'ils jetaient des flammes (2).

---

(1) Ever, ic moet
in u bloet
myn tanden netten.

(2) Als die Lupaert sach zijn vianden,
hi en sorchde voor gheen ghequel;
hi thoonde zijn clauwen ende ooc zijn tanden,
zijn briesschen ende dat was fel;
sijn ooghen blaecten, al waert een vier.

Les longues guerres de Charles-Quint contre François I[er] et Henri II attisèrent encore davantage cette animosité, surtout lorsque la France eut fait alliance avec les Turcs et soulevé ainsi le mépris de la chrétienté. Les Français sont alors conspués dans la chanson populaire comme « nouveaux mamelucks, turcs-français » (1), et leur roi y devient « le chef des Mahométistes » (2).

Par contre, l'attachement des Flamands à leur langue maternelle marche de pair avec leur aversion pour la France. Dans la chanson de Guinegate, chaque strophe se termine par le fier refrain :

> Ils criaient tous : *Flandre au lion!*
> En langue flamande (3).

Dans les chansons du règne de Charles-Quint on entend plus d'une fois la même note. Une chanson de soldat, de 1542, débute par ces mots :

> Que tous ceux qui parlent la langue flamande,
> Prêtent l'oreille à ce chant de triomphe;
> C'est en leur honneur que je l'entonne (4).

Dans une autre chanson de la même époque, le poète s'écrie fièrement pour finir :

> Et celui qui le premier
> A chanté cette chanson,
> Parlait sa langue flamande
> Et était né en pays brabançon (5).

---

(1) Die nieuwe Mameluycken Torck-fransoysen.

(2) Een van die grootste Mahometisten.

(3) Si riepen alle : *Flander de leeu!*
met Vlaemschen tonghen.

(4) Al dat spreect met Vlaemschen tonghen,
hoort naer dit vroelijck liet :
twert tuwer eeren ghesonghen.

(5) Maer die dit heeft ghesonghen
oft diet eerst mael sanck,
hy sprack met Vlaemsche tonghen,
gheboren al in Brabant.

Les soldats de Charles-Quint nous racontent leurs campagnes, leurs orgies et leurs misères avec une naïveté et une bonne humeur tout à fait pittoresques. A la fin de sa chanson, l'un d'eux fait cette piquante profession de foi :

> J'aime beaucoup mieux boire le frais vin du Rhin
> Que l'eau de la fontaine (1).

Après le ravitaillement de la place de Heinsberg, qu'avait bloqué en vain le général ennemi Meinert van Hamme (1543), un autre soudard s'écrie candidement :

> Nous portons aux nues la cour de Bourgogne,
> Qui a fait lever le siège et nous comble de boissons et de vivres.
> Nous voilà maintenant assis auprès d'un bon feu
> Et nous chantons : *Nirredom noey!*
> Dans l'armée de Meynert nous irions sans culottes aux jambes,
> Tandis que l'Empereur nous récompense avec de belles pièces d'or.
> Nous nous ferons faire des pourpoints à crevés
> Comme il convient à de vrais lansquenets.
>
> Celui qui rima cette chanson,
> Est une bonne pâte de soudard.
> Un grand poids lui est tombé du cœur ;
> Il se sent tout joyeux
> De voir Heinsberg sauvé et de boire de bon vin.
> Il ne voudrait plus être dans l'armée ennemie.
> Il laisse Meynert vendre des lunettes
> Et reste fidèle aux drapeaux de l'Empereur (2).

---

(1) He drinckt vel lever den rynschen colden win
als twater uth den brunnen.

(2) Thof van Bourgoengien willen wi louen,
dat ons heeft ontsedt met spijse ende dranck.
Nu sitten wi bi den cachelouen;
Nirredom noey is onsen sanck.
Op Meynaerts gaerde worden ons billen bloet;
die Keyser loont ons met penninghen root;
wi maken ons cleederen doorsneden
naer oude lantsknechten seden.

Souvent ces rudes chansons de soldat se terminent bien singulièrement par de pieuses invocations. « Un brave reître » de 1489 s'écrie, en manière de conclusion :

> Il prie Marie la douce Vierge
> De prendre le doux pays de Flandre
> Sous sa protection (1).

Tout aussi édifiants sont les soldats de Charles-Quint. L'un d'eux finit dévotement sa chanson par ces mots :

> Que Dieu et monseigneur saint André
> Veuillent garder la Toison d'Or
> De toute trahison,
> De tout malheur, dommage ou perte,
> Maintenant et à tout jamais (2).

Un second formule ainsi son oraison :

> Prions Dieu, grands et petits,
> Pour tous les vrais enfants de Bourgogne
> Et pour notre Empereur renommé,
> Afin qu'il soit victorieux (3).

> Die dit liedeken dichten,
> dat was een lants knecht goet.
> Sijn hert dat sachmen verlichten;
> hi isser wel tee ghemoet,
> om Hensborch te houden en drincken den wijn.
> Op Meynerts gaerd en wilt hi niet meer zyn;
> hi laet hem sijn brillen verkoopen;
> hi wilt blijven bi sKeysers hoopen.

(1)
> Hy bidt Maria die maghet soet,
> dat si dat soete Vlaenderlant
> wilt nemen in haer behoet.

(2)
> God en den heere Sint Andries
> die willen bewaren dat gulden Vlies
> voor alle verraderyen,
> voor hinder of schade of eenich verlies,
> nv en tot allen tijden.

(3)
> Laet ons God bidden groot ende cleyn
> voor al de Bourgoensce kinderen reyn,
> voor onsen Keyser ghepresen,
> dat hi victorieux mach wesen.

Un troisième termine comme un prédicateur :

> Louez le Seigneur du ciel,
> Donnez-lui la gloire, l'honneur et la reconnaissance (1).

Par contre, des sentiments moins édifiants et moins chrétiens se font jour dans la cruelle chanson dirigée contre les Juifs, qui se rattache probablement au prétendu miracle bruxellois de 1370 (2). C'est une manifestation remarquable de l'antisémitisme qui sévit si fortement dans nos contrées au XIV[e] siècle. Le poète déclare d'abord :

> C'est à bon droit que nous punirons les Juifs.
> On les massacrera tous.
> Contre les Juifs je crie : Malheur !
> Ils sont coupables d'un grand meurtre :
> Ils ont acheté le corps du Seigneur
> A un frère de Judas,
> Vers l'époque des Quatre-Temps
> Avant la fête de saint Michel (3).

---

(1) Loef God al van hier bouen,
gheeft hem prijs, eer en daer toe danc.

(2) Voir Ch. Potvin, *Le jubilé d'un faux miracle*, dans la Revue de Belgique, 2[e] année (1870), p. 161 ; et Dom Liber, *Le faux miracle* (Bruxelles, 1874).

(3) Met rechte wille wise straffen;
men salse al verslaen.
Over die Joden roep ic : Wapen!
Groot moert hebben si ghedaen :
si hebben dat lichaem ons Heren
van Judas broeder ghecocht
al in die quatertemper,
voor sante Michiels dach.

Puis il raconte comment les Juifs ont acheté une hostie à un sacristain infidèle, l'ont insultée lâchement et l'ont coupée en morceaux; alors l'hostie s'est mise à saigner et a ainsi trahi les coupables. Cent et neuf Juifs furent brûlés et le sacristain se pendit comme Judas.

Au début et à la fin de sa chanson, le poète pousse ce sauvage cri de vengeance :

> Que Dieu anéantisse tous les Juifs
> Sur toute la surface de la terre (1)!

De tendres élans de sensibilité larmoyante remplissent, au *contraire*, les nombreuses complaintes où la muse populaire chante les derniers moments de personnages historiques dont la mort avait ému l'imagination des foules. Nous avons conservé cinq chansons de cette espèce, consacrées à la fin prématurée de Marie de Bourgogne, en 1482; d'Isabelle de Danemark, sœur de Charles-Quint, en 1426; du duc de Bourbon au siège de Rome, en 1527; de la reine d'Angleterre, Catherine d'Aragon, en 1536, et d'Isabelle de Portugal, femme de notre empereur gantois, en 1539. Ces chansons semblent toutes taillées sur le même patron et contiennent surtout les derniers adieux des mourants à leurs proches et amis.

La plus touchante est la plus ancienne, celle « De Dame Marie de Bourgogne » (*Van vrou Marie van Bourgoengien*).

Le poète met en scène la pauvre princesse, se redressant sur son lit de mort et prenant congé, en termes émouvants et naïfs à la fois, de ses jeunes enfants, de son époux

---

> God moet al die Joden schenden
> over alle die werelt breit!

Maximilien, de ses serviteurs et de la ville de Bruges où elle rendit l'âme :

« Adieu, Marguerite, noble et pure fleur,
Ma fille adorée, prie pour moi.
Mon cœur est accablé de tristesse.
Hélas! la mort est si près de moi;
Mais il faut se résigner à mourir.
Adieu, Philippe, mon cher fils;
Je dois me séparer de toi beaucoup trop tôt.

« Adieu, vous tous, mes amis.
Vous m'avez bien servie.
Je vous supplie en peu de mots :
Restez les amis de mes pauvres petits enfants,
Prêtez assistance à mon époux
Et demeurez unis dans vos pays.
J'espère que vous vous en trouverez bien.

« Adieu, cher époux, mon seigneur.
Dieu vous donne paix et repos.
Je me sens si lasse, je n'en puis plus;
La mort me remue dans tous les membres.
Adieu, Bruges, belle et douce ville.
Que Dieu vous prenne sous sa garde
Avec toutes les provinces et toutes les villes » (1).

---

(1) « Adieu, Margrite, edel bloeme reyn,
mijn liefste dochter, bidt voor mi;
mijn herte is in grooten weyn;
eylaes, die doot is mi so bi :
het moet doch eens ghestorven zijn.
Adieu, Philips, lieve sone mijn,
ick scheyde noch veel te vroech van dijn.

» Adieu, mijn vrienden altemale;
ghi hebt mi redelijc wel ghedient.
Nv bidde ick v met corter tale,
weest doch mijn kinderkens vrient,
ende mijnen man wilt doen bistant,
ende zijt eendrachtich in v lant;
ic hope, het wert v noch wel versien.

Ce qui surtout frappait l'imagination populaire dans la mort d'une reine ou d'une princesse, c'était l'idée qu'une mère quittait la vie en laissant des orphelins sans défense, privés de ses soins et de ses caresses. Les poètes semblent avoir compris que chaque femme du peuple, chantant ces complaintes éplorées, songerait instinctivement à ses propres enfants et au sort qui leur serait réservé, si elle venait à leur manquer; et ils ne se sont pas lassés d'appliquer le même procédé pathétique pendant plus d'un demi-siècle en célébrant à la file les décès des femmes illustres. Avant tout, ils maudissent le destin jaloux qui enlève la mère à ses enfants. La chanson de Marie de Bourgogne débute par ces mots :

> Cruelle Fortune, qu'as-tu fait?
> De quoi t'es-tu rendue coupable de nouveau? (1)

Et celle de la reine de Danemark :

> O roue de la Fortune,
> Que tu tournes singulièrement sur ton axe!
> A l'un tu départis le malheur,
> A l'autre tu accordes toutes ses volontés. (2)

> » Oorlof, lieve man, mijn heere;
> God verleene v paeys ende vrede.
> Ick ben so moede, ick en mach niet meere;
> die doot beroert mi alle mijn lede.
> Adieu, Brugghe, schoon stede soet.
> God wil v nemen in zijn behoet,
> daer toe elck lant ende stede. »

(1) O felle Fortuyne, wat hebdy gewracht,
wat hebt ghi nv bedreuen?

(2) O radt van auontueren,
hoe wonderlijck draeyt u spille!
Den eenen moet ongheluc gebueren,
die ander heeft so wel sinen wille.

Et de nouveau les orphelins jouent le premier rôle dans la chanson des adieux de la sœur de Charles-Quint :

« O roi de Danemark,
Mon époux, mon seigneur,
Dieu veuille fortifier ta vertu
Et protéger tous mes petits enfants.
A présent il faut que je vous quitte.
Et vous laisse en détresse.
Que Dieu pardonne à ceux
Qui nous ont chassés de notre pays
Et ont conseillé cette iniquité.

» Mes frères sont puissants
Et mes sœurs occupent de hautes positions.
Hélas! nous sommes des proscrits
Et nous sommes bien misérables.
Seigneurs et prélats,
Que mes yeux contemplent autour de moi,
Venez au secours de tous mes petits enfants.
Devoir les abandonner ainsi,
Voilà ce qui me remplit de tristesse. »

Le roi lui dit, les yeux en larmes :
« Noble femme, sois sans crainte.
Comment mon cœur peut-il supporter
Tes plaintes lamentables?
Nos enfants s'en tireront bien :
L'Empereur sera leur protecteur (1). »

---

(1) « O Coninck van Denemercken,
mijn man, mijn here reyn,
God wil v in duechden stercken
ende alle mijn kinderkens cleyn.
Nu moet ic van v scheyden
ende laten v in eenen soberen staet.
God willet hem vergheuen,
die ons dus hebben verdreuen,
oft daer toe gaf den eersten raet.

La naïveté bourgeoise de ces chansons, qui mettent en scène les grands personnages du temps, atteint parfois les dernières limites, voisines du burlesque.

Dans une chanson de 1516, le poète s'adresse en ces termes au souverain de la Gueldre :

> Duc de Gueldre, es-tu à la maison?
> Pousse donc ta tête à la fenêtre
> Par ce frais mois de mai (1).

Et le duc de Gueldre, qui « était couché sur son lit », se lève aussitôt, fait seller son cheval et part pour la France comme un vulgaire voyageur.

Dans une chanson sur les vicissitudes du voyage maritime de Philippe le Beau et de Jeanne de Castille, en 1506, alors qu'ils se rendaient en Espagne et furent assaillis par

---

> » Mijn broeders zijn verheuen,
> ende mijn susters in staten groot;
> eylaes, wi zijn verdreuen
> ende liggen hier in groote noot.
> O heeren ende prelaten,
> diemen hier al met ooghen aansiet,
> coemt doch alle mijn kinderkens te baten;
> dat icse nv moet laten,
> dat is mi een groot verdriet. »
>
> Die Coninc sprac met weenenden ooghen :
> « Och, edel vrouwe, en zijt niet versaecht.
> Hoe salt mijn herte ghedoghen,
> dat ghi dus deerlyc claecht?
> Die kinderen sullen wel op gheraken :
> den Keyser wordt haer onderstant. »

(1) O hartogh van Gelder, bent ghy er in huys,
so steeckter u hooft te venster uyt
in also koelen Meye.

une tempête sur les côtes d'Angleterre, la conduite peu héroïque du jeune roi d'Espagne est ainsi décrite :

Le roi dit : « O Jeanne,
Ma bien noble épouse,
C'est par ta faute
Que nous sommes en danger. »

Le roi parla au pilote :
« Mon excellent timonnier,
Ramène-nous vite à terre,
Quel que soit l'endroit où nous nous trouvions. »

Le pilote répondit au roi :
« O mon noble seigneur,
Je ne puis te ramener à terre ;
Je ne sais où nous nous trouvons. »

Le roi tomba pieusement
Sur ses deux genoux.
Il pria le Dieu du Ciel
De lui accorder sa grâce.

Le pilote dit alors au roi :
« O mon noble seigneur,
Il me semble entendre chanter les oiseaux.
J'espère que nous sommes sauvés. »

Quand ils abordèrent en Angleterre,
On leur souhaita la bienvenue,
On leur versa à boire
Du vin de première qualité (1).

---

(1) Die coninc sprac : « Joanna,
wel edel vrouwe mijn,
dit is bi uwen schulden,
dat wi in desen noode zijn. »

Die coninc totten stierman sprac :
« Wel edel stierman fijn,
nv brenget mi weder te lande ;
mi en roect niet waer wi zijn. »

Ce voyage en Espagne et la mort de Philippe le Beau sont racontés d'une manière encore plus naïve, si possible :

C'était par une après-midi de dimanche,
Que le roi s'apprêtait à partir.
Il partait pour l'Espagne
Avec toute sa suite.

Quand ils eurent navigué bien loin en mer :
« Pilotes », leur dit le roi,
« Pilotes mes amis,
Montez vite au mât
Et poussez la tête vers la pleine mer,

Et voyez donc si nous approchons de l'Espagne. »
Ils montèrent au haut du mât,
Ils poussèrent la tête vers la pleine mer,
Ils regardèrent si nous approchions de l'Espagne.

Ils sentirent une légère brise qui soufflait
Et ils entendirent un coq qui chantait.
C'était signe qu'on arrivait en Espagne.

Quand nous fûmes en Espagne,
Madame Jeanne nous versa le vin frais

Die stierman fyn totten coninc sprac :
« Wel edel heere mijn,
ic en can v niet te lande gebrenghen,
ic en weet niet waer wi zyn. »

Die coninc viel ootmoedelijc
op beyde zijn knien;
hi badt Gode van hemelrijck,
dat hem gracie mocht geschien.

Die stierman totten coninck sprac :
« Wel edel here mijn,
mi dunct, ic hoore die vogelen singhen ;
ic hope, het sal wel zijn. »

Doen si in Engelant quamen,
men hiet hem willecom zijn ;
men scanc hem daer te drincken
den allerbesten wijn.

D'une coupe d'or fin;
Mais au fond se trouvait le venin.

« Madame Jeanne », dit-il,
« Ma chère dame Jeanne,
Je le sens à mon cœur,
Que tu m'as empoisonné avec un poison immonde. »

« Madame Jeanne », dit-il,
« Ma chère dame Jeanne,
Prends soin de tous mes gentils enfants;
Fais en sorte qu'ils aillent à l'école à Rome;
Car dans vingt-quatre heures
Je serai dans mon cercueil. »

Vers le soir, les seigneurs étaient assis ensemble ;
Ils entendirent un grand bruit.
C'étaient deux colombes blanches comme la neige,
Qui sanglottaient sous le lit du roi,
S'apitoyant sur le sort de sa pauvre âme.
Emportant l'âme du roi,
Elles s'envolèrent par la fenêtre.

Hollande, Zélande et Brabant,
Vous vous repentirez, et Bruges aussi
Et la Flandre encore davantage,
Que le roi s'en soit allé dernièrement en Espagne (1).

---

(1) Het was op een zondag na den noen,
dat de koning zoude vertrekken;
hij zou vertrekken naar Spanje,
hij zou vertrekkeu met al zijn volk.

Als zij al verre gevaren waren :
« Stuurmannen » — zei hij —
« Stuurmannen van mij,
klimt eens op uw mastje,
en steekt uw hoofd geheel diep in zee,
en kijkt als wij haast in Spanje rêen. »

Hij klom eens op zijn mastje,
hij stak zijn hoofd heel diep in zee,
en keek als wij haast in Spanje rêen.
Hij voelde een windje waaien
en hij hoorde een haantje kraaien :
't was teeken, dat wij haast in Spanje waren.

Dans certaines de nos chansons historiques, le poëte populaire déploie parfois des qualités littéraires qui rachètent bien des gaucheries et bien des naïvetés. Voici, par exemple, la chanson sur le coup de main avorté, tenté par les Français, en 1489, contre Nieuport. Lorsque le commandant français vient sommer la ville de lui ouvrir ses portes, le général des assiégés lui répond du haut des murs :

Vous croyez que je vais me rendre?
Je n'ai pas encore peur!
Voyez comme je parcours les remparts,
Chevauchant sur mon coursier.

Als wij tot Spanje kwamen,
jufvronw Tsanne schonk ons den koelen wijn
uit een kroes van goude fijn,
uit een kroes van goude;
maar op den grond 't was al venijn.

« Jufvrouw Tsanne » — zei hij —
« Jufvrouw Tsanne van mijn,
ik voel het aan mijn hertje,
dat gij mij vergeven hebt met vuil venijn. »

« Jufvrouw Tsanne » — zei hij —
« Jufvrouw Tsanne van mijn,
draag zorg voor al mijn kinderen fijn,
dat zij te Rome schole zijn,
dat zij te Rome schole gaan,
want bij vier-en-twintig uren
zal ik al in bare staan. »

's Avonds die heeren waren gezeten;
zij hoorden wel zoo groot een gedruis:
er waren twee sneeuwwitte duifjes in huis,
die onder des konings bedde kreeschen:
om zijn zieltje was 't allermeeste.
Zij vlogen met den konings zieltje te vensteren uit.

Holland, Zeeland en Brabant,
het zal Brugge nog wel rouwen,
Vlaanderen nog al veel meer,
van als den Koning laatst in Spanje reed.

Je donne bon courage à mes hommes
Et je bois le vin dans ma coupe,
Comme fait un vaillant soldat (1).

Et en quelques vigoureux coups de pinceau le poète nous décrit le corps des assaillants qui s'approchent de la place assiégée :

Herman, qui sonnait le tocsin,
Promena ses regards sur l'armée française.
« Alerte, bourgeois de Nieuport,
Résistez avec vaillance!
Car ce n'est pas l'heure de s'endormir.
Je vois les soldats français
Debout dans leur blanche armure. »

Ils avançaient en rangs serrés,
Plus éclatants dans leur armure
Que la neige qui scintille à l'aurore (2).

---

(1)

Soude ic mi gheuanghen gheuen?
ic en ben noch niet vervaert!
Ic rijde hier lancx die mueren,
ick sitte hier op mijn paert;
ic gheue den ruyters goeden moet;
ick drincke den wijn wt schalen,
ghelijck menich stout ruyter doet

Herman, die op der clocken sloech,
hi sach int Fransche heyr:
« Wel op, ghi borgers van Nieupoort,
stelt v nv vromelick ter weyr,
want ons en gaet geen slapen aen.
Ick sie die Fransche knechten
blanck in haer harnas staen. »

Si quamen daer aengedrongen
veel blancker dan een ijs
op eenen morgenstonde.

Tout aussi pittoresque est la chanson sur l'escarmouche de Rumigny, en 1542 :

Nous dûmes reculer un court moment
Jusqu'auprès d'une large rivière,
L'espace d'un quart de mille environ;
Mais nos blanches enseignes volaient au vent.
C'est là que chaque reître montra ce qu'il était.
Nous fîmes feu sur les cuirasses françaises.
Ils furent réduits à un second baptême dans la rivière (1).

Et quand le petit corps d'armée se forme en bataille pour passer le gué devant l'ennemi, le commandant s'écrie :

Lansquenets, réjouissez-vous
Et marchez droit sur les Français.
Ne vous séparez pas de votre chef,
Quand bien même la mort vous frapperait.
Il faut rester avec votre chef
Et ne pas le quitter pour un peu d'eau.
En avant! tous à l'eau, jusqu'aux épaules!
Votre chef vous suit en plongeant dans la rivière
Jusqu'à la barbe brune de son menton (2).

---

(1) Wi weken in corter wylen
tot aen een water stranck,
het quartier van eender mylen;
noch vlogen ons vendelijn blanck.
Daer toochde elck ruyter wat hi was;
wi schoten die Fransce ouer haer harnas;
si mosten geherdoopt wesen.

(2) Lansknechten, wilt v verblijden
om te trecken in Vranckerike bloot.
Van v hooftman en wilt niet scheyden,
al soudy daer blijuen doot;
met v hooftman v leuen leen
en aen gheen water van hem scheen.
Al gader totten scouweren inne!
hi volcht v tot sinen brunen kinne!

Mais c'est surtout la chanson de Guinegate (1479) qui contient de beaux morceaux :

Les Français s'avançaient vers nous
D'un pas ferme et sans broncher.
Notre prince Maximilien s'écria : « Que chacun soit un homme!
« Il faut qu'à présent on se batte vaillamment.
« Que chaque soldat déploie le courage d'un lion! »
En même temps le comte de Romont clama :
« Valeureux Flamands, montrez qui vous êtes! »
Aussitôt les piquiers allèrent de l'avant.
Ils criaient tous : *Flandre au lion!*
En langue flamande.

Notre noble prince Maximilien
Descendit de son cheval
Et tomba à genoux,
Priant Dieu avec humilité :
« Mes enfants, je veux que tous vous fassiez comme moi,
« Et vous aussi, seigneurs de haut parage. »
Il fit aussitôt le signe de la croix
En baisant la terre.
Les larmes remplissaient ses yeux.
Ils criaient tous : *Flandre au lion!*
En langue flamande (1).

---

(1) Die Franchoysen quamen an
seer cloeck ende onuersaecht.
Ons Prince sprack : « Elck si een man !
« het moet, hier vroemelijck zijn gewacht !
» elck si gemoet ghelijck een lupaert ! »
Daer sprack die graue van Romont :
« Edel Vlamingen, thoont uwen aert ! »
Die pijckeniers doordronghen.
Si riepen alle : *Flander de leeu !*
met Vlaemschen tongen.

Ons edel Prynce Maximiliaen,
hy beete hem neder te voet
ende hi viel over zijn knien,
biddende Gode met ootmoet :
« Kinderen, dus wil ick dat ghi allen doet,
» ende ghi, heeren van hoogher weerde. »
Met dien maecte hi een cruyce voor hem,
hi custe die aerde,
die tranen hem ontspronghen.
Si riepen alle : *Flander de leeu !*
met Vlaemschen thonghen.

Serait-ce exagérer que de dire que ces strophes ont une allure épique ?

Je m'arrête. Il y aurait encore bien d'autres points de vue à développer à propos de nos vieux chants historiques. Je crois en avoir dit assez pour montrer très incomplètement aux historiens tout le parti qu'on pourrait en tirer pour l'étude des mœurs, des idées, des passions et même des aspirations littéraires de la masse du peuple dans les Pays-Bas du moyen âge.





